

---

# Le mouvement transhumaniste

## Approches historiques d'une utopie technologique contemporaine

Franck Damour

Né en Californie à la fin des années 1980, le transhumanisme est aujourd'hui une nébuleuse idéologique d'importance mondiale. Appuyé à la fois sur les nouvelles technologies, sur une philosophie mélioriste des sciences et sur le développement du capitalisme numérique, il a pour principe commun la transformation, l'amélioration et l'augmentation des êtres humains. Franck Damour propose ici une première tentative d'histoire intellectuelle de ce mouvement composite. Il montre que les groupes dont il est constitué sont nombreux, qui vont des professeurs d'Oxford aux artisans de la cryogénie convaincus que la mort est désormais vaincue. En étudiant la trajectoire des principaux membres et les formes d'activisme dont ils sont coutumiers (usage de listes de diffusion, publication de manifestes, fondation d'instituts), il fait apparaître le rêve curieux d'humains qui veulent n'être plus simplement des humains. Étrange voyage...

Septembre 2014 : retentissement mondial de *Superintelligence*, essai dans lequel le philosophe Nick Bostrom dénonce le « risque existentiel » représenté par l'intelligence artificielle (IA) pour la survie de l'humanité <sup>1</sup>.

---

(1) Nick Bostrom, *Superintelligence : Paths, Dangers, Strategies*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Juillet 2015 : inspiré par le livre de Nick Bostrom, le *think tank* Future of Life Institute (FLI) publie une lettre ouverte sur les enjeux éthiques de l'IA signée par huit mille personnalités, dont Stephen Hawking, Bill Gates et Elon Musk.

Octobre 2015 : Max Tegmark, physicien et fondateur du FLI, et Nick Bostrom, directeur du Future of Humanity Institute (FHI, Université d'Oxford), exposent leurs craintes devant l'Institut de recherche sur la criminalité et la Justice de l'Organisation des Nations unies.

Janvier 2017 : à Asilomar (Californie) se tient un colloque organisé par le FLI avec un panel réunissant Yann Le Cun (Facebook/ Collège de France), Ray Kurzweil (Google), Andrew McAfee (Massachusetts Institute of Technology), Nick Bostrom, Elon Musk (Tesla/Space X), David Chalmers (New York University), Larry Page (Google), Martin Rees (The Centre for the Study of Existential Risk de l'Université de Cambridge), Eric Drexler (MIT), Eliezer Yudkowsky (MIRI), etc.

Mars 2017 : Elon Musk annonce la création de Neuralink, une entreprise chargée de développer la connexion entre le cerveau humain et les ordinateurs afin d'éviter que l'homme ne soit dépassé par l'IA le jour de son émergence.

Des professeurs de philosophie, des instances de régulation internationales, des scientifiques de haut rang, des entrepreneurs multimilliardaires : cette séquence illustre parfaitement

la place prise par le transhumanisme dans le monde actuel. En effet, Nick Bostrom a été l'un des leaders du mouvement transhumaniste, fondant la World Transhumanist Association (WTA) en 1998, participant à la rédaction de la Déclaration transhumaniste de 2002 qui sert de charte commune. Elon Musk est un compagnon de route du transhumanisme dont il partage utopies et valeurs. Le quart des intervenants au colloque d'Asilomar entretient des liens avec le mouvement transhumaniste. Les thématiques (« risque existentiel », augmentation, hybridation homme-machine, Singularité) relèvent de la vision du monde transhumaniste.

Il y a trente ans, « transhumanisme » n'était qu'un mot de passe partagé par quelques étudiants de FM-2030, un « futurologue » qui assurait des cours à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA). C'est à présent un mot mondialement diffusé, porteur d'une vision de l'homme âprement discutée, suscitant de multiples débats, mobilisant le monde universitaire et culturel, servant de marronnier journalistique, suscitant des rapports officiels commandés par des États, motivant des projets industriels de grande ampleur. Et pourtant, si le transhumanisme gagne en audience et en influence, il paraît souvent difficile de savoir ce que ce mot recouvre avec précision : un courant de pensée, une idéologie, un champ d'études, des biotechnologies d'un genre nouveau, des utopies d'augmentation des capacités humaines, d'immortalité ou de colonisation spatiale, une mouvance religieuse ?

Le transhumanisme est à la fois consistant et évanescent, à la fois mouvement (des associations s'en revendiquent), mouvance (ses valeurs ou projets sont dans l'air du temps), controverse (il semble n'exister que par l'hyperbole, l'invective, l'interpellation). Sa nature hybride lui permet d'endosser les interprétations les plus contradictoires : courant religieux

ou victoire de l'Homme-Dieu, dernière utopie ou *storytelling* au service des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) ? « Transhumanisme » tend à devenir un mot valise bien commode, « l'idiot utile » de prises de position politiques, idéologiques ou économiques. Cet article propose de partir de l'histoire du mouvement transhumaniste. En effet, l'histoire du mouvement, en passant par les hommes et les institutions, permet de tenir ensemble les deux faces du transhumanisme qui est à la fois un courant de pensée dont la nature reste à préciser et une controverse.

L'histoire du mouvement transhumaniste commence en 1988 avec la création du magazine *Extropy* par Max More. Ce dernier pose les bases d'une pensée transhumaniste structurée dont les principes servent encore aujourd'hui de référence : c'est par rapport aux formulations extropiennes que chacun se positionne. Ce réseau de quelques centaines de personnes grandit au cours de la décennie 1990. Cette croissance génère une diversification des sensibilités et la création d'une fédération plus large, la WTA, en 1998, par Nick Bostrom et David Pearce. Celle-ci apporte au transhumanisme une reconnaissance académique et internationale. Le transhumanisme est alors devenu un courant avec lequel on débat et surtout dont on débat.

Actuellement, cette fédération de groupes locaux, rebaptisée Humanity+, n'est plus la seule porte-parole du transhumanisme : elle a passé le relais à des *think tanks* localisés dans deux pôles, l'un en Californie (comme la Singularity University de Ray Kurzweil), l'autre à Oxford (comme le FHI de Nick Bostrom, centre de recherche de l'Université d'Oxford). Autour de ces structures gravite un milieu techno-industriel qui les subventionne et cherche à réaliser les projets transhumanistes, de la lutte contre la mort à la colonisation spatiale. On y croise des figures qui se revendiquent plus ou moins

du transhumanisme, comme l'ingénieur Ray Kurzweil ou l'investisseur Peter Thiel, ou s'en font le relais comme l'entrepreneur Laurent Alexandre en France. La frontière entre la mouvance et le mouvement est floue, mais nous la maintiendrons pour isoler les éléments idéologiques constitutifs.

Pour écrire cette histoire, nous disposons des traces du mouvement sous forme numérique (journaux en ligne, sites internet<sup>1</sup>, banques d'adresses électroniques). En effet, les acteurs ont cherché à préserver les premières publications, les échanges de messages sur les forums du mouvement en les rendant accessibles sur internet. Les intentions ne sont que rarement formulées, les mails sont laissés à l'état brut, à peine indexés. À titre d'hypothèse, on peut penser que cela exprime une forte conscience militante, le sentiment de proposer une pensée nouvelle et en rupture. Cela correspond aussi à la place de la polémique au sein de ce mouvement qui se vit souvent plus comme un espace de débats que comme une structure contraignante. Ces données peuvent être recoupées avec le témoignage des acteurs et une cartographie des membres établie avec leurs parcours biographiques. Le transhumanisme étant mouvement d'idées, il s'accompagne de nombreux textes : déclarations programmatiques, articles publiés sur des sites transhumanistes ou ailleurs<sup>2</sup>, analyses extérieures, journalistiques jusqu'au début des années 2000, puis académiques. Ces sources sont à contextualiser dans une histoire récente, des années 1960 à nos jours, principalement états-unienne à ses débuts. Nous entendons proposer ici quelques éléments d'une histoire qui se situe à la croisée

d'une histoire des mentalités religieuses, d'une histoire des technologies et du système technoscientifique, du capitalisme et des imaginaires politiques.

### Une histoire officielle du transhumanisme

L'histoire du transhumanisme a commencé par être écrite par les transhumanistes eux-mêmes, dans un récit dont les éléments ont été repris en l'état dans la plupart des essais sur le mouvement, devenant un récit quasi officiel<sup>3</sup>. Pour l'essentiel, ce récit émane de Nick Bostrom qui en a posé les bases dès la fin des années 1990<sup>4</sup>. En voici les principales étapes : 1/ « Le transhumanisme a ses racines dans l'humanisme rationnel », rappelle à chaque fois Bostrom : l'idéal transhumaniste apparaîtrait avec Francis Bacon, Nicolas de Condorcet, Benjamin Franklin. Il s'opposerait aux forces réactionnaires, du romantisme à ses enfants postmodernes : le New Age, l'écologie profonde, les altermondialistes, les « bioconservateurs ». 2/ Au cours de l'entre-deux-guerres, John S. Haldane, John D. Bernal et Julian Huxley, trois scientifiques anglais, reprennent le flambeau, Julian Huxley forgeant le mot « transhumanisme » en 1957. 3/ Ce terme est ensuite repris par plusieurs futurologues (Robert Ettinger, Fereidoun M. Esfandiary, Max More, etc.) pendant les

(3) C'est le cas de la quasi-totalité des publications sur le sujet. Les travaux qui échappent à ce récit se comptent sur les doigts de la main : Peter Harrison et Joseph Wolyniak, « The History of Transhumanism », *Notes and Queries*, 62 (3), septembre 2015, p. 465-467 ; Jean-Yves Goffi, « Aux origines contemporaines du transhumanisme : Julian Huxley et Fereidoun M. Esfandiary », *Éthique, politique, religions*, 6, septembre 2015, p. 17-33 ; Alexandre Moatti et Olivier Dard, « Aux origines du mot *transhumanisme* », *Futuribles*, 413, juillet 2016, p. 85-94.

(4) Je synthétise ici des éléments développés par Nick Bostrom dans, entre autres, « A History of Transhumanist Thought », *Journal of Evolution and Technology*, 14 (1), 2005, <http://jetpress.org/volume14/bostrom.html> ; et *id.*, « A Short History of Transhumanist Thought », *Analysis and Metaphysics*, 5 (1-2), 2006, p. 63-95.

(1) Voici les sites les plus stables sur internet : <http://diyhpl.us/~bryan/irc/extropians/raided-mailing-list-archives/other-docs/> ; <http://www.lucifer.com/exi-lists/> ; <http://postbiota.org/pipermail/tt/>.

(2) Notamment ceux publiés par le sociologue James Hughes sur le site de l'Institute for Ethics and Emerging Technologies.

années 1960 à 1990 pour identifier des « personnes qui adoptent des techniques et un style de vie permettant de progresser vers une condition améliorée ». Max More fonde la première structure transhumaniste en créant l'Extropy Institute en 1992. 4/ Cependant, pour Nick Bostrom, le véritable début est la création de la WTA en 1998. À partir de là, la « frontière académique » put être franchie avec la création du FHI à Oxford et de la Singularity University en Californie.

Il est historiquement aussi impossible de démontrer une filiation entre les Lumières et le transhumanisme contemporain qu'entre les romantiques des années 1820 et le New Age ou la *deep ecology*. Les liens de Julian Huxley, John Bernal et John Haldane avec le transhumanisme actuel ne sont pas évidents. Ils relèvent d'un héritage sélectif, oublieux de certaines figures comme Jean Coutrot<sup>1</sup> ou embarrassé par celle de Teilhard de Chardin<sup>2</sup>. Cet « historique » est avant tout un schéma de pensée, une enquête généalogique<sup>3</sup> qui propose une histoire de la modernité dont le transhumanisme serait le nom secret : héritier des Lumières, il serait la seule alternative aux pensées réactionnaires. Il n'est jamais question de la dimension militante du mouvement, ni des liens avec les milieux industriels ou politiques, encore moins du rôle joué par des institutions états-uniennes, qu'il s'agisse d'entreprises, de la Defense Advanced Research Projects Agency (DARPA) ou de la National Science Foundation (NSF)<sup>4</sup>. Tout cela est laissé de côté,

car Nick Bostrom voit dans le transhumanisme un « courant de pensée moderne ». Pour comprendre ces choix, il faut replacer ce récit élaboré entre 1998 et 2002 dans son contexte tant interne (le mouvement lui-même) qu'externe (les débats éthiques qui agitent les États-Unis).

Avant la fin des années 1990, les transhumanistes se soucient peu d'écrire une histoire de leurs idées. Le mouvement connaît alors une crise de croissance due au succès de la liste de diffusion qui tient lieu de forum. Lors de l'hiver 1995-1996<sup>5</sup> s'amorce un processus d'écriture d'une charte transhumaniste appelée à remplacer les *Principes extropiens* de Max More qui, depuis 1988, servent de référence<sup>6</sup>. Deux jeunes Suédois, Anders Sandberg et Nick Bostrom, qui ont rejoint le mouvement « extropien » au cours des années 1990, réussissent, avec le sociologue James Hugues et le spécialiste en intelligence artificielle Ben Goertzel, à le transformer en mouvement « transhumaniste ». Ce processus conduit à la création de la WTA et à l'élection de James Hughes à sa tête en 2002. C'est donc dans ce contexte de réorientation du mouvement que Nick Bostrom propose son histoire du transhumanisme.

Ce récit des origines met en jeu la définition du transhumanisme. Nick Bostrom développe une stratégie de légitimation académique en l'éloignant de la « philosophie de la vie » et de la « métapsychologie » dont rêve Max More. Cela se traduit par un changement de ton et de forme : alors que les *Principes extropiens* avaient peu à peu pris de l'ampleur, s'approchant d'une

(1) Olivier Dard, *Jean Coutrot : de l'ingénieur au prophète*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 1999.

(2) Pour une première approche d'une question qui attend une synthèse aboutie, on peut lire Jean-Louis Schlegel, « Le transhumanisme et Teilhard de Chardin, même combat ? », *Esprit*, 3-4, 2017, p. 68-75.

(3) Elle est souvent guidée par la recherche de la première occurrence du mot « transhumanisme », recherche parfois fétichiste car un mot ne suffit pas à saisir une idée.

(4) Agence du ministère de la Défense des États-Unis, la DARPA est chargée de la recherche et du développement des

nouvelles technologies destinées à un usage militaire. Agence fédérale indépendante, la NSF finance approximativement 20 % de la recherche dans les écoles et les universités états-uniennes.

(5) Les échanges sont consultables à l'adresse suivante : [http://www.lucifer.com/~sasha/refs/Principles\\_Archive.html](http://www.lucifer.com/~sasha/refs/Principles_Archive.html).

(6) La plupart des versions de ce texte sont accessibles dans le magazine *Extropy*, consultable par exemple à l'adresse suivante : <http://fennetic.net/irc/extropy/>. Pour une traduction en français d'une des dernières versions, voir <http://editions-hache.com/essais/more/more1.html>.

méthode de développement personnel<sup>1</sup>, la *Déclaration transhumaniste* de 2002 est minimaliste, en quête du dénominateur commun des diverses sensibilités. Cette formulation permet, aux yeux de Nick Bostrom, de définir le transhumanisme comme un « courant de pensée », voire un champ culturel, au sein duquel se développeraient des tendances plus ou moins élaborées. Dans son récit historique, Nick Bostrom marginalise deux branches importantes du mouvement : la tendance extropienne, trop libertarienne, et le courant singularitarien, ce dernier étant stigmatisé pour ses conceptions millénaristes et religieuses<sup>2</sup>. Nick Bostrom cherche ainsi à faire du transhumanisme un courant *mainstream*, en adéquation avec l'éthique utilitariste dominante dans les milieux académiques et économiques anglo-américains. En définitive, ce qui distingue Nick Bostrom de Max More n'est pas seulement une orientation politique, une adhésion plus ou moins forte au libertarisme, c'est aussi un style intellectuel : le professeur Bostrom se distingue de l'activiste More, la réflexion académique de l'agit-prop. C'est d'autant plus frappant que les deux hommes ont les mêmes sources philosophiques : l'étude du philosophe Derek Parfit (More a rédigé une thèse sur lui et Bostrom fut un de ses étudiants) et la lecture de Robert Ettinger. Cependant, à ce moment-là, Nick Bostrom entend émanciper le transhumanisme de ses origines extropiennes.

(1) C'est net dans la seconde version de l'été 1992 et dans la version 2.5 de l'été 1993, publiées dans les septième et huitième numéros d'*Extropy*, qui reprennent des idées développées par More dans des articles comme « Dynamic Optimism » (*Extropy*, 8, hiver 1991-1992).

(2) Selon ses membres, la Singularité désigne le point de basculement à venir qui verra l'émergence d'une intelligence artificielle tellement supérieure à l'humanité que l'Histoire entrera dans une nouvelle ère. Sur la place tenue du courant singularitarien, on peut lire l'article de synthèse de James Hughes, « The Politics of Transhumanism and the Techno-Millennial Imagination, 1626-2030 », *Zygon*, 47 (4), 2012, p. 757-776. Une étude spécifique de cette tendance reste à écrire.

Cette quête de légitimité institutionnelle est contemporaine de l'arrivée du transhumanisme sur la scène publique au début des années 2000. C'est en participant aux débats de bioéthique sous le premier mandat de George W. Bush, nouvelle étape des *culture wars* états-uniennes, que le transhumanisme a gagné sa notoriété. L'article où Francis Fukuyama en fait « l'idée la plus dangereuse du monde<sup>3</sup> », publié dans *Foreign Policy*, en constitue le couronnement.

Le débat a pour principal acteur le President's Council on Bioethics (PCB). Après sa décision de restreindre fortement les recherches sur les cellules souches en 2001, George W. Bush crée le PCB dont il confie la direction à Leon Kass. Ce médecin et biochimiste a pris position à plusieurs reprises contre toute idée d'*enhancement*<sup>4</sup>. Son article intitulé « The Wisdom of Repugnance<sup>5</sup> » constitue un texte clé pour définir les positions bioconservatrices. À l'automne 2003, le rapport du PCB, « Beyond Therapy : Biotechnology and the Pursuit of Happiness<sup>6</sup> », se saisit d'une discussion vieille d'une dizaine d'années sur l'*enhancement*. Focalisé initialement sur les manipulations génétiques, elle a pris une ampleur nationale avec la question du « *neuroenhancement* », en l'occurrence l'usage de médicaments comme le Prozac ou la Ritaline par des personnes saines<sup>7</sup>. *Beyond Therapy* développe une vive critique de

(3) Francis Fukuyama, « Transhumanism », *Foreign Policy*, 144, septembre 2004, p. 42-43. Lire aussi la réponse dans la même revue de Mark Solomon et Nick Bostrom, « The Transhumanist Dream », *Foreign Policy*, 146, janvier 2005, p. 4.

(4) Nous conservons le mot anglais car il contient à lui seul trois connotations que l'on peut traduire en français par : augmentation, renforcement et amélioration.

(5) Leon R. Kass, « The Wisdom of Repugnance », *The New Republic*, 2 juin 1997, p. 17-26.

(6) Consultable en ligne à l'adresse suivante : <https://bioethicsarchive.georgetown.edu/pcbe/reports/beyond-therapy/index.html>.

(7) Jean Gayon et Simone Bateman, « De part et d'autre de l'Atlantique : *enhancement*, amélioration et augmentation de l'humain », in Édouard Kleinpeter (dir.), *L'Humain augmenté*, Paris, CNRS éditions, 2013, p. 31-35.

l'usage des moyens pharmaceutiques ou génétiques pour améliorer le fonctionnement ou la longévité humaine, suscitant une polémique nationale. Les extropiens de Max More y participent en organisant un contre-sommet, mis en ligne, mobilisant des figures scientifiques aussi célèbres que le roboticien Hans Moravec, l'ingénieur Ray Kurzweil, le biologiste et fondateur de Geron Corporation Michaël D. West, pour donner la réplique à Leon Kass, Michael Sandel ou encore Francis Fukuyama. Le débat permet d'identifier trois positions autour desquelles s'organise une part croissante de la réflexion bioéthique : bioconservatrice, bio-libérale et transhumaniste. La place manque ici pour une analyse précise de ces positionnements et de leur utilisation dans la controverse, mais il est certain que celle-ci a installé le transhumanisme dans l'arène publique à la fois comme acteur et comme enjeu.

La dispute autour des nanotechnologies, quasi contemporaine, y a aussi fortement contribué. Elle a fait l'objet de nombreuses études, notamment en France<sup>1</sup>, et si la plupart des analyses soulignent le rôle joué par le transhumanisme, celui-ci n'a pas encore bénéficié d'un traitement propre. Or il en a été un acteur important. En effet, deux des principaux protagonistes du débat sont liés au mouvement transhumaniste : Eric Drexler et William Sims Bainbridge. Le premier a été moteur dans l'émergence des nanotechnologies. Il a lancé l'idée d'une forme d'ingénierie moléculaire radicalement nouvelle, nourrissant des promesses de croissance infinie. Il s'est ainsi fait lobbyiste de la cause. Si Eric Drexler est un

acteur majeur de cette *disputatio*, il en est aussi un enjeu : certains lui reprochent de proposer une technologie incontrôlable, d'autres au contraire d'effrayer l'opinion publique en évoquant la possibilité que cette technologie échappe à l'être humain ! « Drexler » est devenu un symbole, montrant comment le transhumanisme sert de pierre de touche : la prise de position par rapport à ses propositions sert de révélateur, permet aux acteurs du débat de se définir. William Sims Bainbridge est un des artisans de la National Nanotechnology Initiative (NNI) en 1999 et du célèbre rapport de 2002 sur la convergence NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives)<sup>2</sup>. Même si l'industrie des nanotechnologies qui s'est mise en place se situe très loin des rêves transhumanistes d'Eric Drexler, le débat qui a accompagné sa mise en place a largement permis une diffusion du transhumanisme<sup>3</sup>.

Ces années de polémiques sont également celles où les passages du transhumanisme vers le monde industriel se multiplient, achevant de donner à ce mouvement une troisième facette : après la militance idéologique, la réflexion académique, le transhumanisme peut prétendre à inspirer une politique industrielle. Les acteurs économiques qui se revendiquent alors du

(2) Mihail C. Roco et William Sims Bainbridge (dir.), *Converging Technologies for Improving Human Performance : Nanotechnology, Biotechnology, Information Technology and Cognitive Science*, U.S. National Science Foundation, 2002, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2003, consultable à l'adresse suivante : [http://www.wtec.org/ConvergingTechnologies/Report/NBIC\\_report.pdf](http://www.wtec.org/ConvergingTechnologies/Report/NBIC_report.pdf). Pour l'analyse de la rhétorique et des finalités du récit de la convergence NBIC, on peut lire Joachim Schummer, « From Nano-Convergence to NBIC-Convergence : "The Best Way to Predict the Future is to Create it" », in Sabine Maasen, Mario Kaiser, Monika Kurath et Christoph Rehmann-Sutter (dir.), *Deliberating Future Technologies : Identity, Ethics, and Governance of Nanotechnology*, Heidelberg, Springer, 2008.

(3) Je me permets de renvoyer à Franck Damour, « Le transhumanisme, inspirateur ou idiot utile du biocapitalisme ? Le cas exemplaire de la vision d'Eric Drexler », *Raison présente*, à paraître en 2018.

(1) Principalement Bernadette Bensaude-Vincent, *Les Vertiges de la technoscience : façonner le monde atome par atome*, Paris, La Découverte, 2009 ; Xavier Guchet, *Philosophie des nanotechnologies*, Paris, Hermann, 2014 ; Sacha Loeve, « Le concept de technologie à l'échelle des molécules-machines : philosophie des techniques à l'usage des citoyens du nano-monde », thèse pour le doctorat de philosophie, Université Paris-X, 2009.

transhumanisme ne sont pas aussi puissants que le sont les dirigeants actuels d'Alphabet ou de Tesla (qui constituent la seconde génération d'industriels ayant partie liée avec le transhumanisme), mais ils sont souvent des personnes de réseau, comme William Sims Bainbridge pour les nanotechnologies, Esther Dyson pour la colonisation spatiale, William Haseltine et Wallace Steinberg dans le domaine biotechnologique, Marvin Minsky et Ray Kurzweil autour de la question de l'intelligence artificielle. Certains, comme Ralph Merkle, se trouvent à la croisée de tous ces chemins (nanotechnologie, informatique, biotechnologie).

Le débat interne à la WTA ne peut pas être isolé des débats nationaux sur l'*enhancement* ou les nanotechnologies : les transhumanistes en ont été partie prenante à chaque fois comme acteurs et comme enjeu. Le transhumanisme s'est donc constitué en même temps comme mouvement et comme controverse. Toutefois, si les controverses externe et interne se sont mutuellement nourries, c'est bien la controverse interne qui fut première, avec la remise en cause dès l'hiver 1995 des orientations du mouvement Extropy. Il est donc nécessaire de se saisir de l'histoire d'Extropy pour comprendre la dynamique globale.

### La jeunesse californienne du transhumanisme

Dans son récit de l'idée transhumaniste, Nick Bostrom fait du mouvement Extropy un moment d'égarement libertarien. Cette vision est injuste, car Extropy a été pour le mouvement transhumaniste une véritable avant-garde, forgeant un vocabulaire, dessinant une idéologie (à la fois vision du monde et projet d'action) qui influence fortement le transhumanisme dans ses formulations.

Le mouvement extropien a été lancé par un jeune Britannique, Max O'Connor,

fraîchement diplômé d'Oxford, qui choisit de traverser l'Atlantique pour trouver en Californie une terre propice à ses aspirations futuristes. Sa trajectoire n'est pas isolée, d'autres Européens feront aussi le voyage et, si le mouvement transhumaniste n'est plus exclusivement californien aujourd'hui, il y conserve de fortes racines et sans doute ses relais les plus importants.

Le transhumanisme s'inscrit en effet dans une tradition utopique états-unienne, remontant au moins au *Second Great Awakening* (1795-1810), qui fait de la technologie le moteur de la transformation sociale et de la métamorphose humaine<sup>1</sup>. Pour décrire cet enthousiasme pour la technologie, Leo Marx parle d'une « rhétorique du sublime technologique<sup>2</sup> ». Cette sensibilité connaît, avec la mouvance technophile de la contre-culture des *sixties*, une période de hautes eaux. En effet, la contre-culture offrit deux visages : d'une part la Nouvelle Gauche, liée au mouvement des droits ; d'autre part une mouvance plus apolitique, misant tout sur le développement personnel à travers des techniques allant des pratiques de méditation à l'informatique<sup>3</sup>. Dans la Californie des années 1990, cette mouvance séduisit de plus en plus la génération d'ingénieurs qui, notamment dans le domaine de l'électronique et de l'informatique, se sont nourris des thèses cybernétiques, des pratiques de collaboration profondément renouvelées par le projet Manhattan<sup>4</sup> et les premières expériences

(1) Le livre pionnier d'Howard P. Segal, *Technological Utopianism in American Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985, est toujours très utile et n'a pas trouvé, à ma connaissance, de successeur.

(2) Leo Marx, *The Machine and the Garden : Technology and the Pastoral Ideal in America*, New York, Oxford University Press, 1964.

(3) Fred Turner, *De la contre-culture à la cyberculture*, Stewart Brand, un homme d'influence : aux sources de l'utopie numérique, Caen, C & F éditions, 2013.

(4) Nom de code du projet de recherche mené sous l'égide des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, et qui aboutit à la production de la première bombe atomique.

de ce que l'on appellerait bientôt la Silicon Valley. Par leur technophilie enthousiaste, par leur conception individualiste de la technologie, par leur fascination pour le potentiel politique des machines qui mettent les hommes en réseau mieux que ne le font les institutions, les transhumanistes sont les héritiers de cet utopisme technologique. Cette filiation peut aussi être établie à travers des parcours biographiques.

Celui de l'essayiste Fereidoun M. Esfandiary est le plus révélateur. C'est en 1972 qu'il prend officiellement le nom de FM-2030, façon de saluer l'horizon 2030 qui verra, selon lui, l'avènement d'une nouvelle espèce humaine. Après avoir publié des écrits de science-fiction et un essai chez Grove Press, maison d'édition des écrivains contre-culturels, Esfandiary donne des cours de futurologie de 1969 à 1977 à la New School for Social Research, université d'avant-garde de New York. FM-2030 y développe l'idée d'*enhancement* avant que le mot n'apparaisse : il entend remplacer les « organes animaux par des implants insensibles à la douleur qui ne seront plus faits de chair <sup>1</sup> ». Ses idées sont synthétisées en 1973 dans le *Upwingers Manifesto*, qui dresse le portrait d'un « *transitional human* » en chemin vers la « posthumanité ». De cette transition, FM-2030 voit les signes annonciateurs dans les prothèses, la chirurgie plastique, l'usage intensif des télécommunications, la reproduction assistée, mais aussi un style de vie « international », l'effacement de la distinction des sexes, la crise des convictions religieuses et le rejet des valeurs familiales traditionnelles <sup>2</sup>.

Au début des années 1980, FM-2030 n'est pas le seul à penser ainsi : un premier réseau de personnes qui se définissent volontiers comme

« transhumanistes » commence ainsi à se constituer à la convergence de trois cercles. Le premier rassemble ceux qui suivent les cours donnés par FM-2030 à l'UCLA à partir de 1979, attirant jusqu'à deux cents personnes. La société L5 constitue un deuxième cercle : motivés par la colonisation spatiale, les membres de L5, dont John Spencer (fondateur de la Space Tourism Society), Nanci Clarke, Eric Drexler, Keith Henson, Esther Dyson, etc., constituent un lobby très actif en cette période de regain de la course à l'espace <sup>3</sup>. Le troisième groupe est le mouvement cryonique : les bureaux de l'Alcor Life Extension Foundation, sa principale organisation, servent souvent de lieu de rencontre à ces futurologues.

C'est d'ailleurs pour rejoindre le réseau cryonique que le jeune Max O'Connor traverse l'Atlantique : son impulsion est décisive pour permettre l'émergence d'un mouvement à partir de ce qui n'était jusque-là qu'un réseau informel.

### Max More ou la quête du futur

Lorsqu'il est à Oxford, Max O'Connor opère déjà quelques choix décisifs : il est membre de la Libertarian Alliance et crée le premier groupe de cryonie en Angleterre. En partant pour la Californie en 1988, il entend donner corps à ses aspirations, ce qu'il traduit en changeant de nom, devenant Max More par référence à son idéal d'augmentation. Il entame un doctorat de philosophie sur Dereck Parfit à l'UCLA, se mêle au milieu futuriste local, notamment avec le réseau cryonique dans lequel il s'investit rapidement. Lors d'une soirée chez Timothy Leary, il rencontre Nanci Clarke qui devient bientôt Natasha Vita-More : Max et Natasha sont les deux principales figures du transhumanisme pour les quinze ans à venir.

(1) Fereidoun M. Esfandiary, *Telespheres*, New York, Popular Library, 1977, p. 169.

(2) Voir J.-Y. Goffi, « Aux origines contemporaines du transhumanisme », art. cité, p. 31.

(3) Mark Dery, *Escape Velocity : Cyber Culture at the End of the Century*, Londres, Hodder and Stoughton, 1996, p. 50-51.



En 1988, Max More fonde le mouvement extropien<sup>1</sup>. C'est d'abord un fanzine photocopié à cinquante exemplaires qui spéculait sur les technologies dans un esprit utopiste, à l'instar d'autres publications de la cyberculture californienne comme *Mondo 2000* ou *Omni*. Cependant, *Extropy* s'en distingue par le sérieux de son ton, par la volonté de Max More de proposer une pensée articulée et cohérente du transhumanisme. FM-2030, le professeur Roy Walford (professeur de médecine à l'UCLA, pionnier de la longévité, apôtre de la restriction calorique, membre de l'équipe de Biosphère 2), le roboticien Hans Moravec, l'informaticien et nanotechnologue Ralph Merkle y signent des articles, apportant leur crédibilité.

L'audience du mouvement extropien franchit un palier avec la création en 1991, par Harry Hawk et Perry Metzger, de la première liste de diffusion extropienne sur internet. En fonction pendant une dizaine d'années, cette liste rassemble plusieurs centaines de membres, permettant la constitution de groupes en Californie, à Washington ou à Boston<sup>2</sup>. Cette liste ainsi que les suivantes fonctionnent comme un forum, avec des thématiques bien identifiées, favorisant la constitution de sensibilités. Leur lecture montre qu'elles sont conformes aux préoccupations affichées dans *Extropy* et d'autres magazines analogues.

En 1992, Max More fonde l'Extropy Institute. Il récupère la structure du Lake Tahoe Life extension Festival, rassemblement annuel des militants cryoniques organisé par

Fred et Linda Chamberlain, cofondateurs de la société Alcor<sup>3</sup>. Cette structure permet au mouvement extropien d'être mieux identifié, notamment dans les médias. L'institut organise une première conférence en 1994, appelée Extro, à Sunnyvale (Californie), avec comme orateurs de marque Hans Moravec et Eric Drexler. Les conférences Extro accueillent au fil des ans le spécialiste d'intelligence artificielle Marvin Minsky, les écrivains de science-fiction Greg Bear et Vernor Vinge ou l'informaticien Bill Joy. Elles attirent aussi des chercheurs d'institutions scientifiques comme la Geron Corporation, le Berkeley National Laboratory, l'University of California à Berkeley et à Los Angeles.

Le mouvement ne connaît toutefois pas de grande renommée avant les premiers articles parus dans *Wired*, au milieu des années 1990, où il est décrit comme une branche de la cyberculture alors florissante, avec son côté punk et anarchiste. La sociologie des militants transhumanistes d'alors confirme cette analyse. Les quelque deux ou trois cents membres sont majoritairement de jeunes hommes appartenant souvent au milieu de l'informatique. Dans la liste de diffusion utilisée par les extropiens on trouve ainsi Jean-François Groff (ingénieur du CERN<sup>4</sup>, il a participé à la mise au point du protocole créant le web avec Tim Berners-Lee), Perry Metzger et Ralph Merkle (deux pionniers de la cryptographie pour internet), Nick Szabo et Hal Finney (auxquels la rumeur du web attribue la création des bitcoins dont le principe est discuté sur les listes extropiennes depuis 1993), Mark S. Miller (avec d'autres membres du projet Xanadu qui a joué un rôle majeur dans la diffusion de l'hypertexte),

(1) Le nom a été forgé par Tom O'Morrow, par opposition à « entropie ». Il s'en explique dans une liste de diffusion extropienne (Tom O'Morrow, « Why Was "Extropy" the Lucky Word ? », 31 octobre 1997, <http://extropians.weidai.com/extropians.4Q97/0985.html>).

(2) James Hughes, « The Politics of Transhumanism », mars 2002, <http://www.changesurfer.com/Acad/TranshumPolitics.htm>.

(3) Dans *Extropy*, 9, été 1992, p. 9.

(4) L'acronyme désignait à l'origine, en 1954, le Conseil européen pour la recherche nucléaire. Il renvoie à présent à l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire.

Lee Daniel Cooker (un des architectes de Wikipedia) ou encore Julian Assange.

Si Extropy sert la diffusion des idées transhumanistes, Max More entend aussi en faire le lieu d'une structuration idéologique, rédigeant plusieurs versions des *Principes extropiens*, expression des « valeurs et attitudes communes des extropiens <sup>1</sup> ». Le transhumanisme de Max More est tout à la fois une philosophie, une psychologie, une éthique et une méthode de développement personnel. Ce « transhumanisme complet » propose une « philosophie de la vie » optimiste et dynamique.

Pour élaborer sa pensée, Max More s'appuie sur les écrits de Robert Ettinger et de FM-2030. Il introduit aussi des conceptions politiques et philosophiques tirées de sa lecture d'Ayn Rand, théoricienne charismatique du libertarisme. Max More retient de ses lectures libertariennes une conception naturaliste du marché, une défiance à l'égard de l'État et surtout les fondements d'une éthique. Empruntant à Ayn Rand les notions de « *self-direction* » et de « *rational thinking* », Max More valorise la puissance de l'individu comme unique centre de la morale, cultivant la « vertu d'égoïsme » comme la seule voie favorable à l'épanouissement de chacun. Ce souci d'une pensée « rationnelle » autonome se traduit par l'opposition systématique au New Age. Ce point est révélateur du projet de Max More. En effet, les courants ésotériques d'origine californienne défendent une nouvelle alliance entre science et religion, convaincus que l'usage des technologies fait franchir des paliers de conscience, métamorphose l'intelligence, le psychisme humain, voire son corps <sup>2</sup>. Or c'est justement sur ce plan que se situe Max More.

L'éthique extropienne aspire à une transformation globale de l'individu, dont la raison d'être est le dépassement de soi. Pour More, les principes extropiens sont des techniques de développement personnel, d'un développement intégral qui suppose une transformation du corps <sup>3</sup> : le corps doit être régénéré par tous les moyens (greffes, substitution, implants, régime alimentaire, drogues, etc.). Max More mobilise tout un vocabulaire caractéristique de la mouvance du Potentiel humain d'Abraham Maslow, comme l'idée d'« auto-actualisation » : par bien des aspects, les principes extropiens proposent une version plus technologique et rationaliste de la psychologie positive de Maslow. Sans doute la lecture des écrits du psychothérapeute Nathaniel Branden, proche d'Ayn Rand, a-t-elle permis à Max More de formuler ses intuitions dans ce sens : l'« optimisme dynamique » de More est à la fois une disposition psychologique, éthique et épistémologique. Cette vision du monde a aussi une déclinaison politique : Max More théorise la « liberté morphologique » comme droit fondamental d'utiliser toutes les technologies pour améliorer capacités physiques et cognitives. L'éthique extropienne va au-delà du méliorisme : il ne s'agit pas d'aspirer à un simple accomplissement de la condition humaine, ni même à son perfectionnement, mais de viser un dépassement des limites de la condition humaine.

À partir de 1998, sous la pression de la fronde conduite par Nick Bostrom et James Hughes, les principes extropiens mettent en sourdine leur rejet de l'État. Cependant, le positionnement éthique n'a pas changé, il

(1) Max More, *Extropian Principles : Version 3.0*, 1998, <http://vency.com/EXtropicalian3.htm> ; trad. fr., *id.*, *Principes extropiens 3.0*, sans lieu, Hache éditions, 2003, p. 6, <http://editions-hache.com/essais/pdf/more1.pdf>.

(2) Françoise Champion, « La croyance en l'alliance de la science et de la religion dans les nouveaux courants mystiques

et ésotériques », *Archives de sciences sociales des religions*, 38 (82), avril-juin 1993, p. 205-222.

(3) Max More, « Technological Self-Transformation », *Extropy*, 10, 1993, p. 15-19. On y retrouve des intuitions développées dans la thèse de Max More, rédigée pendant ses années extropiennes, sur le concept d'identité chez Derek Parfit.

sous-tend *La Déclaration transhumaniste* de 2002 rédigée conjointement par Nick Bostrom et Max More. On y retrouve le rationalisme comme fondement de tout (points 6 et 7), la conviction que « l'avenir de l'humanité va être radicalement transformé par la technologie » (points 1, 2 et 7). Lorsque le point 4 stipule que « les transhumanistes prônent le droit moral de ceux qui désirent se servir de la technologie pour accroître leurs capacités physiques, mentales ou reproductives et d'être davantage maîtres de leur propre vie » afin de pouvoir « nous épanouir en transcendant nos limites biologiques actuelles », nous restons bien dans le cadre de l'éthique extropienne.

L'Extropy Institute ferme en 2006, l'association croulant sous les dettes. À travers lui, Max More a fait d'une mouvance un mouvement structuré. Il a largement favorisé la diffusion du transhumanisme et de son imaginaire technologique. Du moment extropien, la *Déclaration transhumaniste* conserve certains éléments clés. Ils permettent d'identifier un noyau idéologique qui appelle à une action sociale et politique. En effet, les transhumanistes ne se contentent pas de constater la naissance d'une humanité nouvelle, ils entendent y participer activement. Le transhumanisme développe un récit explicatif de l'humanité et de sa destinée (le progrès technologique est la force motrice de l'histoire, l'homme va prendre en charge son évolution), un imaginaire porteur d'une utopie globale (le dépassement des limites de la condition humaine) et une éthique qui vise cette émancipation collective par l'accomplissement de chacun. Par-delà leurs différences politiques et philosophiques, Max More et Nick Bostrom se retrouvent autour de cette idéologie. D'où vient-elle ? Là encore, l'histoire du mouvement peut nous apporter une réponse.

## L'immortalité comme révolution culturelle

Le mouvement extropien s'est donc coulé dans les structures et les réseaux du mouvement cryonique. Ce n'est pas là un simple opportunisme de Max More, ou une disposition personnelle, mais une convergence de fond. Sinon comment expliquer que nombre de transhumanistes aient souscrit un contrat de cryoconservation auprès de la société Alcor Life Extension Foundation<sup>1</sup> ? On trouve parmi eux des transhumanistes de sensibilités différentes : des « californiens » comme Fereidoun M. Esfandiary, Max More, Peter Thiel ou Ray Kurzweil ; des « oxfordiens » comme Nick Bostrom, Eric Drexler ou Anders Sandberg. De toutes les utopies pratiques véhiculées par le transhumanisme, la seule qui soit commune à tous est le prolongement de la vie. La cryonie représente bien autre chose qu'une simple technique : c'est une vision du monde dont les fondements ont été posés par Robert Ettinger.

Robert Ettinger (1918-2011) lance le mouvement cryonique par une intense activité de militant. Il crée des associations pour développer des pratiques biotechnologiques en dehors du cadre institutionnel. Employées par les militants sur leur propre corps et celui de leurs proches, ces dernières font d'eux des *biohackers* avant la lettre. La plupart d'entre eux étant issus de la classe moyenne, il fallut « bricoler » les solutions les moins coûteuses possibles<sup>2</sup>. Cependant, l'apport majeur de Robert

(1) Celle-ci est d'ailleurs dirigée par d'anciens extropiens : Ralph Merkle puis Max More depuis 2011.

(2) Sur le contexte culturel qui explique le développement de la cryonie aux États-Unis, voir Oliver Krüger, « The Suspension of Death : The Cryonic Utopia in the Context of the US Funeral Culture », *Marburg Journal of Religion*, 15, mai 2010, <https://doi.org/10.17192/mjr.2010.15.3421>. Le mouvement cryonique n'est pas sans rappeler le mouvement crématiste qui milita au cours du 19<sup>e</sup> siècle.

Ettinger est surtout théorique. Il s'exerce à travers son essai publié en 1964, *The Prospect of Immortality*, traduit en plusieurs langues et à l'origine de bien des vocations transhumanistes. Il estime que nous sommes près de pouvoir maîtriser la cryogénisation :

La plupart d'entre nous, qui vivons et respirons actuellement, avons une chance sérieuse de survie physique après la mort – une possibilité scientifique de “revie” et de rajeunissement de nos corps congelés. Cette perspective représente la plus grande promesse (et sans doute le plus grave problème) de toute l'Histoire, sans excepter celle de l'énergie nucléaire. Néanmoins, il semble qu'elle soit pratiquement passée inaperçue <sup>1</sup>.

Robert Ettinger entend montrer non seulement que c'est techniquement possible mais surtout que c'est souhaitable car, « tôt ou tard », les hommes pourront décongeler ces voyageurs du temps. Il est persuadé que l'évolution technologique ouvre une nouvelle étape de l'évolution : « L'homme moderne n'est pas le summum de la perfection achevée, mais seulement un échelon de l'échelle évolutive <sup>2</sup>. » Ce faisant, il opère un renversement assez remarquable au regard des traditions philosophiques et religieuses occidentales. En effet, si jusqu'alors quelques-uns cherchèrent les moyens d'atteindre l'immortalité ou une vie prolongée par toutes sortes de techniques <sup>3</sup>, la plupart des théologiens, philosophes et utopistes les envisagèrent comme la récompense d'un processus <sup>4</sup>. Robert Ettinger

retourne la perspective en posant comme principe que nous sommes déjà immortels : avec la cryonie, la mort est déjà vaincue. Il nous suffit d'en prendre conscience et de vivre dans cette « perspective d'immortalité <sup>5</sup> ». La « perspective d'immortalité » est un « fait vital – au sens étendu et littéral – susceptible de produire un impact violent sur tous les aspects de la vie personnelle et nationale, exigeant des mesures urgentes de notre part à tous, en tant qu'individus » <sup>6</sup>. Robert Ettinger pose les bases d'une révolution culturelle : il s'agit pour lui de modifier les représentations collectives, afin d'organiser une « société centrée sur le frigo ». La cryonie n'est que la clé de voute d'un ensemble bien plus vaste de transformations sociales et politiques. En effet, la plupart de nos institutions et de nos morales ont été développées pour répondre au défi de la mort : celui-ci surmonté, ce sont la culture, la société, la politique qui s'en trouvent bouleversées. Cette vision a été reprise par Nick Bostrom dans sa « fable du dragon-tyran », publiée en 2005, et qui constitue une référence majeure du transhumanisme contemporain <sup>7</sup>.

Robert Ettinger a aussi légué au transhumanisme la vision d'une augmentation des capacités biologiques et psychologiques des humains grâce au progrès technologique. Pour Ettinger, l'homme réveillé de son sommeil cryonique sera plus beau, plus intelligent, parfaitement « éduicable et socialisable ». Il décrit une société plus libre par la grâce de machines autoreproductrices qui travailleront à la place

(1) Robert Ettinger, *The Prospect of Immortality*, New York, Doubleday, 1964. Nous citerons dorénavant la traduction française : Robert Ettinger, *L'Homme est-il immortel ?*, trad. de l'angl. par France-Marie Watkins, Paris, Denoël, 1964, p. 13.

(2) *Ibid.*, p. 103.

(3) Pour avoir un aperçu de la longue litanie de ces tentatives, voir Lucien Boïa, *Quand les centenaires seront jeunes : l'imaginaire de la longévité de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

(4) Si pour les religions chrétiennes, la chose est entendue, elle est discutée au sein des judaïsmes. Les utopies modernes,

comme celles de Francis Bacon ou de Nicolas de Condorcet par exemple, envisagent un allongement considérable de la vie jusqu'à l'éventuelle immortalité comme l'aboutissement de l'utopie.

(5) Le seul auteur qui, à ma connaissance, a développé une telle conception est le penseur religieux russe Nicolas Fedorov, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Cependant Fedorov, on ne le souligne pas toujours, se plaçait sur un plan de révélation divine.

(6) R. Ettinger, *L'Homme est-il immortel ?*, op. cit., p. 13.

(7) Nick Bostrom, « The Fable of the Dragon-Tyrant », *Journal of Medical Ethics*, 31 (5), mai 2005, p. 273-277.

des humains. L'immortalité permettra aussi une amélioration morale : « Lorsque l'avenir se développe, le passé se rétrécit ; les luttes historiques perdent en violence, et les vengeances n'ont plus de sel <sup>1</sup>. » Enfin, on trouve sous la plume de Robert Ettinger l'idée de la *pro-action*, largement reprise par les transhumanistes : cet optimisme foncier, cette confiance accordée *a priori* aux apports des techniques implique que si une technique est envisageable, elle impose d'être expérimentée, sans tenir compte de l'expérience passée car les techniques sont par essence inédites. C'est *parce qu'il* est impossible d'anticiper leur développement et leurs effets qu'il faut les essayer <sup>2</sup>. Le droit à l'innovation et à l'*autodesign* est défini comme un droit politique fondamental.

Ainsi Robert Ettinger a-t-il posé bien des fondements théoriques du transhumanisme. Il propose d'abord un récit (la remise en question de la condition mortelle des humains ; la conviction que le progrès technologique va rendre l'homme maître de son évolution) et en déduit une éthique (l'extension du projet d'amélioration à notre condition physique, avec comme finalité de nous affranchir des limites de notre condition ; la liberté morphologique définie comme droit fondamental). L'un et l'autre constituent le socle idéologique commun aux transhumanistes. La « perspective d'immortalité » permet de modifier d'ores et déjà l'éthique : les règles qui encadrent le développement des technologies sont devenues inadéquates car ces technologies nous promettent un monde où ces règles n'auront plus cours. L'utopisme technologique

du transhumanisme nourrit une idéologie du dépassement de la politique.

Ce début de 21<sup>e</sup> siècle est caractérisé par une large mouvance technoprogressiste qui fait des technologies le moteur du changement social et anthropologique. Elle est très variée, allant des « solutionnistes » technophiles de la Silicon Valley, que dénonce Evgeny Morozov et dont la Singularity University fournit un bon exemple <sup>3</sup>, au mouvement accélérationniste « néomarxiste » qui attend un dépassement du capitalisme par une accélération technologique (Nick Land, Nick Srnicek, Alex Williams <sup>4</sup>) en passant par les « biolibéraux » qui, comme John Harris, défendent l'*enhancement*. La famille transhumaniste y trouve bien entendu place, mais une place particulière car elle polarise les débats : le transhumanisme est à la fois une controverse et un mouvement porteur d'une idéologie.

L'histoire du transhumanisme ne peut faire l'économie de celle de son mouvement. Celle-ci montre que, parmi toutes les utopies transhumanistes (coloniser l'espace, augmenter nos capacités physiques et cognitives, utiliser les technologies pour résoudre les grands problèmes sociaux et écologiques), l'une joue un rôle structurel : l'aspiration à une vie prolongée, voire infinie. Les parcours biographiques et les liens institutionnels invitent à voir dans le récit cryonique, tel qu'il est formulé par Robert Ettinger, le terreau de l'idéologie transhumaniste.

Les éléments proposés ici ne visent qu'à ouvrir les chantiers d'une histoire du transhumanisme au-delà de la seule enquête

(1) R. Ettinger, *L'Homme est-il immortel ?*, op. cit., p. 163.

(2) Cette vision est reprise par Eric Drexler, comme le montre Bernadette Bensaude-Vincent dans sa préface à la traduction française du *best-seller* de Drexler, *Engins de création : l'avènement des nanotechnologies*, trad. de l'angl. par Marc Macé, révisé par Thierry Hoquet, Paris, Vuibert, 1986, 2005.

(3) Margarita Boenig-Lipstet et J. Benjamin Hurlbut, « Technologies of Transcendence at Singularity University », in J. Benjamin Hurlbut et Hava Tirosh-Samuels (dir.), *Perfecting Human Futures : Transhuman Visions and Technological Imaginations*, Wiesbaden, Springer, 2016, p. 239-267.

(4) Laurent de Sutter (dir.), *Accélération !*, Paris, PUF, 2016.

généalogique ou de la reprise d'une vulgate officielle. Bien des choses restent à conduire, comme décrire ses liens avec les milieux académiques et industriels, son rôle auprès du capitalisme californien ou encore dans le régime des promesses technoscientifiques. L'analyse de la « controverse transhumaniste » est bien sûr un sujet à part entière. Il serait aussi intéressant de creuser le parallèle entre ce transhumanisme né dans les années 1980 et les projets de la génération de Julian Huxley et de Jean Coutrot. Enfin, le transhumanisme relève aussi d'une analyse d'histoire religieuse, notamment aux États-Unis. Ces divers chantiers dépendent d'une confrontation plus systématique des acteurs de cette histoire aux traces qu'ils ont laissées, notamment sur internet. Ils supposent surtout de pouvoir sonder les intentions des acteurs industriels et institutionnels, moins immédiatement prolixes. Qu'en est-il, par exemple, de la prégnance des conceptions transhumanistes dans les laboratoires et institutions de recherche en Californie, mais aussi dans les conseils d'administration et les bureaux

de stratégie des investisseurs et autres industriels qui gravitent autour de la lutte contre les causes du vieillissement, ou encore des projets de colonisation spatiale ? Il y va d'une meilleure compréhension de l'utopisme technologique qui, comme l'ont rappelé récemment Christophe Bonneuil et Dominique Pestre <sup>1</sup>, a fait une bonne part de l'histoire du 20<sup>e</sup> siècle et semble vouloir tenir le même rôle dans le siècle présent.

*Franck Damour, Université catholique de Lille,  
Ethics on Experiment, Transhumanism,  
Human Interactions, Care & Society (ETHICS),  
59016, Lille cedex, France.*

---

**Franck Damour** est professeur agrégé d'histoire. Spécialisé en histoire des idées, il étudie l'évolution des théologies chrétiennes dans le monde contemporain, retraçant une histoire de l'exégèse, des philosophies et des imaginaires religieux. Il collabore à la revue *Études* et dirige la revue *Nunc*. Depuis 2016, il est chercheur associé à la Chaire éthique et transhumanisme de l'Université catholique de Lille. (franck.damour@univ-catholille.fr)

---

(1) Christophe Bonneuil et Dominique Pestre, « Le siècle des technosciences », in Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, Paris, Éd. du Seuil, 2015, vol. 3, p. 9-24.